L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS MARDI MATIN, 6 NOVEMBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bonnet & Ulrich, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 6 NOVEMBRE 1873.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.
Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.
Un an.....$2 00
Renferme deux feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.
Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75
Renferme deux feuilletons.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jos P. Guinault, sur le chemin de la Métairie.

Par H. Stern & Co., No 25 rue de Chartres : bijoux, meubles et brodequins.

Un grand hôtel à la Nlle-Orléans.

C'est, paraît-il, une bien grosse affaire que l'érection d'un hôtel, à la Nlle-Orléans. Il faut meetings sur meetings, combinaisons sur combinaisons de capitaux, pour arriver à un résultat, quand, toutefois, on y arrive. C'est que nous nous préoccupons trop des questions de clocher, des questions de districts, et que les intérêts de quartiers nous font trop oublier ceux de la ville entière.

Et, pourtant, nous ne connaissons rien d'important, rien de nécessaire, chez nous, comme la création d'hôtels qui méritent véritablement de porter ce nom. Prenez tous les centres populeux, ceux, surtout qui, comme la cité du croissant, se targuent du titre de métropole—nous vous défions d'en trouver un seul qui soit aussi mal doté que nous, sous ce rapport.

Nous avons grand tort de négliger ce point; il est de la dernière importance; c'est de là, surtout, que dépend, au loin, la réputation d'une ville, et l'on peut compter neuf voyageurs sur dix, qui jugent de la valeur d'une population d'après le caractère grandiose ou mesquin des hôtelleries qu'elle s'est construites, d'après la façon bonne ou mauvaise dont elle les tient.

Ce que nous venons de dire s'applique également et invariablement à toutes les nationalités, mais, spécialement, au peuple américain, le plus voyageur, le plus amateur de déplacements, le plus nomade qui existe. N'est-ce pas lui qui a fait de la direction d'un grand hôtel une véritable science, et qui estime un hôtelier qui connaît son métier, à l'égal d'un ministre d'Etat ?

Après tout, quel autre moyen a l'étranger, d'apprécier une population, lui qui pénètre rarement dans l'intérieur des familles, et ne connaît d'une ville que ses grandes rues, ses principaux magasins, les places et les promenades publiques qu'il fréquente, le jour, les théâtres qu'il hante, le soir, les caravansérails qui lui donnent le logement et la nourriture ?

A tort ou à raison, le monde des touristes—et c'est lui qui fait les réputations—mesure le degré de civilisation d'une ville à sa façon de recevoir, d'héberger les visiteurs, et de leur procurer le confort de la vie; or, vous pouvez être la population la plus hospitalière du monde et vous trouver, à certaines époques de l'année, dans certaines circonstances exceptionnelles, parfaitement impuissant à pratiquer la vertu dont vous vous targuez le plus et qui vous fait le plus d'honneur. L'hospitalité, si large qu'elle soit, a ses limites; elle s'exerce quelques jours, non de longs mois, envers quelques personnes connues, non envers des centaines de mille voyageurs qui vous sont parfaitement étrangers. C'est précisément de ces milliers d'étrangers, d'inconnus que dépend votre bonne renommée, et voilà pourquoi, bon gré mal gré, il vous faut avoir recours aux hôtels.

Nous entendons parler, souvent, de la multitude de touristes qui vont, tous les hivers, dépenser leurs loisirs et leur argent en Floride. On raconte des merveilles de son climat; le nôtre est-il donc tant à dédaigner, et ne le vaut-il pas ? C'est le pays, dit-on, où fleurit l'oranger. On n'a qu'à y tendre la main pour cueillir la pomme d'or; est-ce que notre Louisiane ne jouit pas, en plein, des mêmes privilèges ?

Prétextes que tout cela. La vraie raison, c'est que quelques opulents hommes du Nord, à qui certaines villes avaient plu, ont entrepris d'y bâtir plusieurs magnifiques hôtels; ils ont fait de la propagande en faveur de leur entreprise, et le monde fashionable a pris, tout naturellement, la route qu'on lui indiquait. Les mêmes avantages se fussent trouvés chez nous, que les touristes du Nord se seraient dirigés vers la Louisiane et la Nouvelle-Orléans.

Et, maintenant, voici venir une occasion qui, bientôt, forcera tout ce que l'Ouest et l'Est, comptent d'industriels, de spéculateurs fortunés, d'hommes de loisir, à venir parmi nous. Ils vont, pour la première fois, et en grand, faire l'essai du séjour de la Nouvelle Orléans et de ses environs. Qu'avons-nous à leur offrir? Soyons francs, et avouons que nous n'avons presque rien de ce qu'il nous faut pour les satisfaire et leur inspirer le désir de revenir bien vite.

Nous avons donc un besoin indispensable d'un grand et bel hôtel; deux vaudraient mieux qu'un. Tout le monde en comprend la nécessité, tout le monde en réclame à grands cris la construction. Il ne s'agit plus que de s'entendre sur l'emplacement, sur le plan, sur les proportions, sur le capital que l'on doit jeter dans l'entreprise.

Ici commencent les dissentiments, les tiraillements, en sens contraire. En ce qui nous concerne, nous n'avons aucun parti pris; nous ne voulons provoquer aucune rivalité de district, soulever aucune question de quartier. La Nouvelle-Orléans possédait, jadis, un hôtel, à la structure élégante, aux vastes proportions, à la distribution irréprochable, à l'aménagement luxueux, à la clientèle fashionable et opulente. Aucun n'était mieux fréquenté, aucun n'était plus renommé, mais, le district au milieu duquel il s'élevait, a été frappé de décadence, et il l'a entraîné dans sa chute. A quoi bon demander la résurrection de l'hôtel St. Louis ? nous ne l'obtiendrions peut-être jamais; les morts, dit-on, ne reviennent pas. On a essayé plusieurs fois de le rappeler à la vie; on y a toujours échoué.

Ce que nous demandons avec instance c'est qu'on bâtisse le nouvel hôtel dans un endroit central, dans le quartier des affaires; c'est qu'on ne l'éloigne pas de la rue du Canal. Le succès dépend du choix de l'emplacement. Déjà deux réunions préparatoires ont eu lieu, au local de la Société Sanitaire Auxiliaire; l'entente ne s'est pas encore faite. Une troisième est fixé à samedi prochain. Nous prions, tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la Nouvelle-Orléans, en sacrifiant à l'Exposition, de se rendre à la séance, afin de contribuer à la solution la plus prompte la plus convenable possible de cette grave question. Si nous avions affaire à un capitaliste jetant un million dans l'entreprise, nous n'aurions qu'à nous croiser les bras et à le laisser agir, puis, l'œuvre achevée, qu'à en remercier l'auteur, mais, comme le spéculateur ici n'appelle tout le monde, et que l'argent doit sortir de mille différentes bourses, il faut que la dépense se fasse au profit de tous, et que la communauté bénéficie de l'argent versé par la communauté.

C'est aujourd'hui qu'ont lieu des élections au Maryland, en Virginie, au Connecticut, au Massachusetts, au Minnesota, au Mississippi, au Nebraska, au New-Jersey, à New-York et en Pennsylvanie. Nos dépêches de nuit, tout en ne nous donnant que des résultats partiels, nous indiqueront, probablement, d'une façon assez claire, l'issue de la lutte dans ces Etats.

Le triomphe du parti démocrate à New York, malgré des différends, qui n'ont point été réglés à temps, ne laisserait aucun doute sur une victoire éclatante à l'élection présidentielle—à moins que la fatalité ne s'en mêle comme nous l'avons fréquemment vu depuis la fin de la guerre, où que la nation ne se soumette de nouveau à la fraude violente.

Le Sud forme des vœux ardents pour que la Virginie, le seul Etat qui subsiste encore du parti radicaux, en soit délivrée. La défaite des créatures de Mahone effacera le dernier vestige de règne sacrilant de la reconstruction.

M. le général Sswell, bien connu à la Nouvelle-Orléans, a fait, hier soir, devant notre Chambre de Commerce, une conférence fort intéressante sur la plus grande des questions qui agitent le monde économique — la lutte entre le Libre Echange et le Protectionisme.

M. Sewell se déclare hautement et hardiment Libre Echangiste; il n'admet aucun compromis, aucune transaction entre les deux systèmes. La liberté des échanges et des transports des productions de toute sorte est, selon lui, la source de toute richesse et la marque du degré de civilisation d'un pays, et elle répond, en tous temps et sous toutes les latitudes, aux besoins du peuple.

Naturellement, il va chercher ses arguments dans l'histoire économique de l'Angleterre, depuis une quarantaine d'années. C'est, en effet, le seul pays où ait fleuri, depuis cette époque, le libre échange; la seule nation qui s'en soit bien trouvée, parce que le développement de ses industries lui permettait de vaincre toutes les concurrences étrangères. Certes, nous reconnaissons à M. Sewell beaucoup de savoir, beaucoup d'intelligence, beaucoup d'art dans sa façon de grouper ses arguments; les partisans de son système l'ont applaudi; à juste titre, mais nous nous permettons de ne pas être de son avis. Où en seraient aujourd'hui les industries américaines sans la protection qui leur a permis de naître et de se développer ? Oh serait beaucoup d'entre elles si le tarif était complètement aboli ?

Si cette protection a créé, les abus qu'il signale, c'est à la nation de les détruire, mais qu'elle continue à couvrir de son bouclier le travail national tant qu'il ne sera pas en état de lutter contre celui de l'étranger. Nous ne sommes pas protectionnistes par système, mais par nécessité, et le jour, où il nous sera démontré que cette nécessité n'existe plus, nous serons les premiers à invoquer le libre échange.

Dans la même séance de la Chambre du Commerce ont été lus :

Un mémoire de M. Herbelin, le fondateur d'une filature de soie, à la Nouvelle-Orléans, priant la Chambre d'appuyer la demande qu'il fait au Congrès, d'encourager la culture de la soie et la fabrication des soies ries dans le Sud;

Un mémoire de la Société du Commerce avec l'Afrique, demandant l'appui de la Chambre pour la demande qu'elle fait au Congrès d'une subvention en vue d'établir une ligne de steamers entre les ports des Etats-Unis et ceux de l'Ouest de l'Afrique;

Un rapport du comité chargé de s'occuper des obstructions à la navigation, demandant l'établissement d'une ligne télégraphique de la Nlle-Orléans au Fort Eads et signalant la négligence du pilotage à l'égard d'un navire échoué dernièrement près *des brises*;

Enfin, un rapport du comité de la quarantaine, requérant l'appui de nos représentants au Congrès, en vue de donner au gouvernement national le pouvoir nécessaire pour prévenir toute transportation de maladies contagieuses dans nos parages.

L'Agricultural Review de New York va se fondre dans le *Southern Industries*, le premier journal agricole et industriel des Etats du Centre, et le *De Bow's Review* qui, depuis plus de vingt ans, est l'organe le plus accrédité des classes commerciales du Sud. Ces trois grandes revues n'en feront, désormais, qu'une seule, qui se publiera, tous les mois et simultanément, à New York, à la Nlle Orléans, à Washington City et à Liverpool, sous le nom de *Agricultural—Industrial Review*. Le succès d'une entreprise qui réunit tant d'éléments de force et de popularité, ne saurait être l'objet d'un doute. Et c'est une bonne fortune.

C'en est une pour tout le pays qui, à notre avis, n'a pas encore assez de publications de ce genre; pour le Sud, principalement, pour le Sud qui s'est lancé, avec énergie et splendidement, dans la carrière des manufactures et pourra se faire connaître, bien mieux qu'il n'est connu, du Nord et de l'Europe dont les capitaux inactifs lui sont nécessaires pour le développement de ses immenses, de ses incalculables ressources.

La Louisiane, autant, nous allions dire plus qu'aucune autre Etat du Sud, doit applaudir à la fondation de la nouvelle revue, car nous voyons, parmi les noms des rédacteurs, celui de l'éditeur du *De Bow's Review*, le colonel Wm M. Burwell, l'écrivain distingué, le défenseur habile, infatigable, éloquent et dévoué, des intérêts agricoles et commerciaux de notre section, de notre Etat; l'ami éclairé, sou rageur, de notre métropole, dans les grandes communautés du Nord, de l'Est et de l'Ouest, où elle compte, à cette heure, presque autant de partisans qu'elle avait d'adversaires.

M. J. Popper, artiste de talent, qui a déjà tracé, depuis qu'il habite la Nouvelle-Orléans, plusieurs plans remarquables et remarqués, entr'autres, celui du quartier commerçant de notre ville, qui orne bon nombre de bureaux de nos hommes d'affaires ; celui de la ville de Mexico—vient d'achever un bien intéressant travail, une vue, à vol d'oiseau, de la Nouvelle-Orléans, prise du milieu de l'Upper City Park, où doivent s'élever, bientôt, les bâtisses de notre grande Exposition. L'artiste s'est supposé à la hauteur d'un demi-mille au dessus du niveau du sol; de là, la Nouvelle-Orléans se présente sous la forme gracieuse d'une demi-mappe-monde.

Le travail topographique est traité avec beaucoup de soin; tous les détails en sont d'une grande exactitude, et à quelqu'endroit que l'on se place de la carte, on trouve des lignes et des chiffres qui indiquent exactement la distance où l'on se trouve du centre de l'Exposition.

M. Popper a donné à son travail un cachet tout à fait artistique. Cette sorte de thémistoclène est soutenue par un génie tenant d'une main une couronne de laurier, de l'autre, le drapeau flottant des Etats-Unis.

Le tout repose sur un piédestal formé de balles de coton sur lesquelles on lit cette double inscription : 1784 et 1884. La première de ces dates indique l'époque de la naissance de l'industrie et du commerce du coton, dans le Nouveau Monde; la seconde, celle où tous les deux y sont arrivés à leur plus glorieux développement.

M. Popper a eu l'heureuse idée de tracer son inscription en français, la langue la plus répandue de toutes, la plus parlée par tous les étrangers qui viendront fai 20 notre connaissance.

LOUISIANE.

Le Louisiane Sugar Bowl (Nouvelle-Orléans), du 1er novembre :

Nombre d'arpents et acres cultivés en cannes, coton, maïs, riz, etc., dans la paroisse Lafourche :

—Rive Est du Bayou.—L'habitation Clotilda avait 31 arpents de plant de cannes, 165 de souches, 35 de maïs; Ravenswood, 75 arpents de plant de cannes, 60 de souches, 70 de maïs; McCloud, 130 arpents de plant de cannes, 230 de souches, 145 arpents de maïs; St Joseph, 27 arpents de plant de cannes; 60 de souches, 45 de maïs; M. Oxémé R. Leblanc, 15 arpents de cannes; MM. Aug. Gauthreaux & Cie, 15 arpents de plant de cannes, 20 de souches, 25 de maïs; Raitabau, 33 arpents de plant de cannes, 33 de souches de première année, 10 de seconde année, pas de maïs; M. Adelard Boudreaux, 15 arpents de plant de cannes, 25 de souches, pas de maïs; Valentine, 40 arpents de plant de cannes, 39 de souches, 25 de maïs; Célina, 25 arpents de plant de cannes, 140 de souches, 50 de maïs; Ludivine, 75 arpents de plant de cannes, 65 de souches, 60 de maïs; Chostaw, 75 arpents de plant de cannes, 130 de souches de première année, 50 de seconde année, 70 de maïs.

—Rive Ouest—M. P. J. Favre, 36 arpents de riz, 15 de plant de cannes, 15 de souches, 30 de maïs; M. Wm. Hunter, 21 arpents de cannes; Edna, 30 arpents de cannes, 66 de souches, 17 de maïs; M. M. Delaune, 20 arpents de plant de cannes, 50 de souches, 170 de maïs; Boscheran, 25 arpents de plant, 65 de souches, 30 de maïs; Poisels, 26 arpents de plant de cannes, 130 de souches, 15 de maïs, perdus par suite d'une crevasse; St Sauveur, 12 arpents de plant de cannes, 53 de souches, 8 1/2 de maïs; Quatre enfants, 30 arpents de cannes, récolte de maïs perdue; Lake View, 10 arpents de plant de cannes, 80 de souches, fait 300 barils de maïs; MM. Emile Toups & Frère, 25 arpents de plant de cannes, 35 de souches; Bagie Horne, perdu 25 arpents de cannes et de maïs, sauvé 28 arpents de plant de cannes, 90 de souches plus la récolte de l'habitation achetée à M. Maliason; Waterproof, perdu 30 arpents de cannes par la crevasse, avait encore 13 arpents de plant, 30 de souches et 18 de maïs; White Rose, 25 arpents de plant de cannes, 25 de souches, 10 de maïs; Prosperity, 30 arpents de plant de cannes, 50 de souches; Southbne Folse, 15 arpents de plant de cannes, 30 de souches, perdu une partie de la récolte par l'eau; M. F. P. Servin, 14 1/2 arpents de cannes, 15 de maïs, perdu 15 par la crevasse.

—D'après les rapports qui nous sont arrivés des différentes paroisses, les pluies récentes ont fait beaucoup de bien à la canne, et la récolte est plus satisfaisante qu'on ne s'y attendait. La canne s'est un peu amollie et l'extraction de jus est plus facile.

Dans la paroisse Ascension, la moyenne est de 1000 livres l'acre; sur l'habitation Clark, 1400 livres; sur Souvenir 1500, sur Belle Alliance, 1800 livres, sur Palo Alto, 1700; sur Feytavin, 1500, le jus pesait 9 1/2 livres le gallon; sur Gen, 1200; sur Trinity, 130 arpents ont donné 176 boucauts. Une partie de la paroisse n'a fait que 500 livres l'acre.

Dans la paroisse St-Jacques, M. Emile Bourgeois a fait 24 boucauts de sucre sur 14 acres de souches; sur l'habitation Hounselaer, les moyenne a été de 1100 livres l'arpent; chez MM. Andrus & McCann, de 1800 livres. La moyenne a été de 1500 livres l'arpent dans la paroisse St-Jean-Baptiste.

Dans la paroisse Pointe-Coupée, l'habitation Nina a fait 19 boucauts sur 11 arpents, et Alma, 3 1/4 de boucauts par acre.

Dans la paroisse Ibérie, quelques planteurs ont fait deux boucauts l'acre.

Le Meschacebé, paroisse St.-Jean-Baptiste, du 3 novembre :

Octobre, qui s'est montré si doux, qui a rivalisé avec juin par sa température vivifiante, n'a cependant pas voulu nous quitter sans nous rappeler que nous touchions au terme des jours de chaleur et que nous devions nous préparer à subir les rigueurs de l'hiver. En nous envoyant son baiser d'adieu, il a laissé tomber du bout de ses doigts la première gelée blanche de la saison, une fine et légère gelée que seuls les gens qui quittent leur couche au lever de l'aurore ont pu voir. Espérons que novembre, qui fait preuve de vigueur à son début, ne sera pas trop sévère à son tour et nous habituera par degrés au changement de température auquel nous devons nous attendre.

Les planteurs guerissent prématurément la belle saison pour exploiter leurs récoltes et tout marche comme un charme pour eux. Le résultat qu'ils obtiennent seul ne les satisfait pas complètement, car il n'en que très ordinaire. On cite cependant de beaux rendements, exceptionnels, il est vrai.

—Samedi dernier, vers 9 heures du soir, la rive gauche de notre paroisse a été consternée en apprenant que la chaudière de la pompe à eau de l'habitation Terre-Haute venait d'éclater et que l'explosion avait fait plusieurs victimes. Peu après le sinistre, M. le docteur Hilard, appelé en toute hâte, était sur le lieu de la catastrophe donnant ses soins à ceux qui la mort avait épargnés. On constata, alors, que trois hommes de couleur avaient péri et que trois autres personnes avaient été plus ou moins sérieusement atteintes. Anderson Pierce, Jacques Alger et Edward Borden, voilà les noms des victimes qui ont été tuées.

—Dimanche dernier, est décédé au sein de M. Adam Delaneuville, âgé de 7 ans.

Mercredi est décédé aussi un enfant de M. Elphège Alexandre, âgé de 8 ans.

Le Méridional (Abbeville, paroisse Vermillion,) du 3 novembre :

Nous avions craint que les dernières pluies ne fissent du tort aux cannes en amenant une nouvelle sève, mais de vieux connaisseurs nous disent que non, car le temps, au lieu de devenir chaud, se maintient au frais.

—Les cannes rendent assez bien dans la paroisse et nous n'avons certes pas raison de nous plaindre. Des chiffres inférieurs, de l'autre bord du bayou, rendent un boucaut l'arpent.

—Nous tenons, de bonne source, que M. Bagley va faire, cette année, mille boucauts de sucre clarifié sur ses deux habitations du bayou Vermilion. Beau résultat pour une saison aussi défavorable.

—A cause de la sécheresse et de la forte chaleur qui ont marqué l'été qui vient de s'écouler, nous avions raison de nous attendre à un hiver froid et pluvieux, mais nous avons autre raison pour arriver à la même conclusion : c'est que dans quelques parties de la paroisse, on a vu des quantités de pigeons ramiers. Le ramier ne vient chez nous à cette époque-ci que lorsqu'il fait un hiver rigoureux au Nord.

La Sentinelle de Thibodaux, du 3 novembre :

On fabrique de beau et de bon sucre dans notre paroisse. Les sucriers connaissent leur métier, on ne peut pas dire le contraire. Nous n'avons pas encore entendu proférer contre eux la moindre plainte. Ils ne restent jamais leur *cuite*, à la grande joie des planteurs d'abord puis de ceux qui s'en régalent.

Nous disons donc qu'on fait de beau sucre dans notre paroisse,

Les chantillons que nous avons vus, provenant entr'autres de l'habitation Waverley, propriété de MM. Howell et Robichaux, et de l'habitation Ridgefield, propriété de MM. Guion, sur laquelle M. Wyrlotte Marcoge fabrique le sucre, ont été trouvés supérieurs par tous les connaisseurs qui les ont examinés. Ce sucre, fabriqué au vacuum pan a un grain net et régulier et une couleur qui ne laisse rien à désirer.

—La moisson de riz est terminée et les battesses sont en demande.

—Les frères Rousseau viennent de compléter la pose du téléphone qui doit relier l'usine centrale établie sur l'habitation Bush Grove à l'habitation Uncle Peter, située à la Teacherie.

Nous publierons, demain, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

Le phylloxera a envahi la province de Galice, Espagne.

Le général Alcibiade De Blanc

Nous nous sommes engagé de faire prendre des nouvelles du général Alcibiade De Blanc dont l'état avait causé un instant quelques inquiétudes. Par bonheur ces inquiétudes n'existent plus, et l'on peut dire que notre éminent compatriote est maintenant hors de danger et entre en convalescence.

Nous sommes heureux d'en donner l'assurance à nos lecteurs, et le plaisir que nous en éprouvons sera certainement ressenti par chacun d'eux. Nous ne possédons pas en Louisiane d'individualité plus sympathique que celle-là.

M. Van Hueffen. — Nous ne nous trompions point en dérivant que M. Van Hueffen avait laissé ici d'honorables souvenirs. Nous en trouvons la preuve manifeste dans la lettre que publiait l'ABEILLE de dimanche et qui porte quarante-quatre signatures dont l'influence est grande. Ces messieurs, pour témoigner de leur amitié à l'artiste qui revient se fixer ici, lui offrent un bénéfice.

M. Van Hueffen, en acceptant cette offre gracieuse, a choisi le 8 novembre—après-demain jeudi—comme date de ce concert vocal et instrumental qui aura lieu à la salle Grunewald.

Nous espérons que cette soirée sera une réussite complète et un encouragement dû tout pour M. Van Hueffen qui reprend, à la Nouvelle-Orléans, l'enseignement du chant.

Nous ne connaissons pas le programme de bienfaisance; nous en parlerons plus qu'il nous sera parvenu. Nos renseignements à l'artiste pour les billets qu'il nous a portés.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — M. Sol Smith Russell a repris à l'Académie de Musique l'un des meilleurs rôles de son répertoire, celui de Tom Dillaway, dans *Edgewood Folks*. Rôle multiple, à triples, comme on dit en français, et qui permet à un comédien souple tel que lui, de faire voir toutes la facce de son talent.

Il est certainement dans le jeu de M. Russell des charges outrées, des vulgarités même, mais il y a aussi—et cela domine—de la finesse, de la verve et du naturel. Très amusant également dans certains passages populaires, qui sentent leur vrai comique, et dont il fait une spécialité. M. Sol Smith Russell est un artiste qui sort des rangs et mérite la grande popularité dont il jouit.

C'est lui qui porte presqu'entièrement le poids de cette comédie lamentablement mauvaise. On peut dire que, grâce à son jeu toujours chaud à la blague, sa physionomie si expressive, si mobile, il sauve l'auteur de lui-même, et l'entraîne à un succès sur lequel on ne compterait guère en lisant l'ouvrage.

La troupe qui accompagne M. Russell est très acceptable ; on pourrait en citer un ou deux sujets qui méritent fréquemment des bravos à côté du comédien favori.

Des Médecins éminents de St Louis disent : "Le Celebr'd Liquid Beef Tonic est un article de diète très agréable et surtout très utile lorsque les toniques sont requis, et tandis qu'on le trouve alors sous d'autres formes de nourriture sont repoussées. Pour la *Dyspepsie*, les fièvres Aiguës, des Marais, *Typhoïdes*, et toutes les maladies qui causent dépérissement, son usage est des plus avan tageux. Nous l'avons prescrit avec succès." J. H. Leslie M.D.; G. P. Copp, M. D.; F. B. Parsons, M.D.; R. A. Vaughan, M. D.; Drs S. L. et J. C. Nicolet Wm Porter, M. D., et onze d'autres. (Souvenez-vous du nom, Celebr'd. Ne vous prenez pas d'autres.)

Nous lisons, dans la *République Française*, du 20 octobre :

Les discours prononcés par le président du conseil des ministres de France ont été remarqués et approuvés au dehors par les organes les plus sérieux de la presse étrangère. Parmi les adhésions les plus chaleureuses et les plus sordiales, nous nous contenterons de citer les journaux autrichiens, et en particulier le *Freudenblatt*.

Généralement on approuve M. Jules Ferry d'avoir annoncé une politique plus neste, plus ferme, et c'est tout ou à peu près tout ce que des publicistes étrangers peuvent faire, car ils ne se soucient guère qu'on se mêle de nos querelles intimes, dans nos divisions en groupes et en partis. Que leur importe à eux, que formal les républicains français il y ait des autoritaires, des libéraux, des radicaux, des intransigeants, des avancés, des modérés, on encore gauche, une gauche radicale ? Toutes ces appellations, qui se correspondent à vrai dire à quelque chose d'identique à notre époque classique—la confusion générale, n'intéressent que nos politiciens du dedans. Elles ne touchent pas les étrangers. Ce qui les intéresse avant tout, c'est qu'il y ait une France qui reste France ait à sa tête un gouvernement.

Et pourquoi ? C'est que la France, qui fait partie intégrante de l'Europe et qui ne peut pas y être complètement isolée, devient des lors nécessaire à tout le monde, et rien n'est plus naturel que tout le monde s'occupe de ce qui est sa puissance, qui, en dépit de ses embarras, reste toujours l'une des plus considérables, est qu'est pas pourvenue. Qu'est-ce donc que tous ces gens font dire, une puissance qui tous ces gens font dire, une puissance qui gouverne ? Rien n'est plus simple, c'est un pays qui sait dire : "Les forces de résistance, d'initiative et d'expansion peuvent être mises en valeur à un moment donné, sans la pression des événements, soit d'après les calculs d'une politique à longue échéance." L'Europe a besoin de savoir ce que nous sommes, ce que nous pouvons, comme ce en dont nous sommes incapables ; voilà pourquoi elle s'intéresse à nous.

C'est au point de vue de ce problème des forces qui jouent un si grand rôle dans la politique internationale, et non pas du tout au point de vue du triomphe plus ou moins éphémère de l'un des partis qui nous divisent, que se place l'Europe quand elle nous regarde. Elle ne cherche, elle n'envisage que la France, et si elle s'arrête quelquefois à considérer ces divisions qui nous épuisent, c'est pour calculer la déperdition de puissance que nous en éprouvons, et rien de plus. Parmi les puissances européennes il en est qui se livrent à ce calcul avec une secrète satisfaction, d'autres avec un effroi sympathique ; mais les unes et les autres tiennent avant à savoir le fond que l'on peut faire sur nous.

Or, on ne peut compter sur un grand pays qu'autant que par une administration paisible, régulière, ferme et respectée par des finances en bon état, par une opin on publique à la fois calme, éclairée et sérieuse, par un ensemble de vues politiques posées, raisonnables et d'une portée vraiment pratique, il se présente avec le prestige nécessaire d'un bon et grand gouvernement. Ceux qui parmi nous font la guerre à l'idée du gouvernement ne se doutent point de l'tort qu'ils font à la France aux yeux de l'étranger : sans gouvernement, il n'y a pas de France : on la cherche sans la découvrir. C'est pourquoi toutes les fois que le chef du cabinet élève la voix en France, l'Europe devient attentive, et de même que ceux qui s'occupent compte en Europe de l'indispensable nécessité d'y trouver la France forte, respectée, maîtresse de son action et de ses mouvements, nous devenons sympathiques dès que l'on annonce que la France sera gouvernée conformément aux principes et aux règles de toutes les nations libres et puissantes.

La Gazette du Weser dit savoir de bonne source qu'en cas de guerre la flotte allemande sera placée sous les ordres de l'état-major général et que la défense des côtes sera dirigée par le lieutenant-général de Caprivi, chef de l'amirauté.

Le Daily News a reçu de Berlin la dépêche suivante :

"Vu les mesures draconiennes prises par le gouvernement allemand contre l'importation de la viande de porc d'Amérique, il est bien curieux de constater que des cas de trichines très importants viennent de se déclarer dans la Saxe. Dans dix villages, quatre cents personnes environ sont terrassées par l'épidémie. Journellement, des décès se produisent. Plus de cinquante cas ne permettent plus aucun espoir et les médecins s'attendent à une extension ultérieure de l'épidémie."

Horsford's Acid Phosphate
Pour les nerfs affaiblis.

Le Dr C. A. Pressly, de Reidsville, Mass., dit : Je m'en suis servi dans des cas de nerfs affaiblis avec d'heureux résultats, surtout dans des cas où les nerfs sont agacés par l'effet toxique du tabac.

THEATRE ST-CHARLES.—Les deux premières représentations du Duff Opera Company sont un succès, mais inconstatable. L'opéra comique de Lecocq, *Le Cœur et la Main*, a été chanté deux fois, et deux fois le public l'a souligné de son accompagnement; des bravos continuels et des bis fréquents.

A dire vrai jamais M. Lecocq n'a fait mieux. Les deux premiers actes de son ouvrage sont charmants, pimpants, riches en mélodies qui viennent d'abondance, d'un jet. Cela est fort au-dessus de la musique d'opérette. C'est de véritable opéra comique.

Le troisième acte, malgré sa donnée assez faible d'ailleurs—un air de berceuse qui a toute la largeur du grand opéra et ne semble point appartenir à la famille de ceux qui viennent avant et après, lui dans cette œuvre. Nous n'y aurions pas reconnu le faire de Lecocq.

Les honneurs des deux soirées ont été incontestablement pour le baryton, M. Swost, dont la voix est plus que sufisante dans ce cadre.

Il y a de jolies choses dans cet instrument; de la tendresse, de la facilité, plus d'étendue que de volume, mais un volume très satisfaisant et qu'il est même assez rare de rencontrer chez un artiste d'opérette ou d'opéra-comique. Seulement cette voix manque de timbre et aussi de solidité. Cette dernière défectuosité est due plutôt à la manière de chanter de M. Swost qu'à son organisme. Il a fréquemment des portes de voix, des crescendo quelque peu forcés; il ne surmène dans ces efforts; et alors il en résulte de ci de là des hésitures, des défaillances très faciles à éviter par un peu plus de sobriété.

Respiration un peu courte aussi et qui s'entend trop et gêne. Autre conséquence de ces efforts trop grands.

Presque tous les morceaux de M. Swost ont été bissés et c'était justice. Artiste d'une nature impressionnable, il sait impressionner. Il a de la chaleur toujours, et du sentiment, du sentiment vrai souvent. Quand le gouverné Jéf rien n'est plus simple, c'est un personnage dont les forces de résistance, d'initiative et d'expansion peuvent être mises en valeur à un moment donné, sans la pression des événements, soit d'après les calculs d'une politique à longue échéance. L'Europe a besoin de savoir ce que nous sommes, ce que nous pouvons, comme ce en dont nous sommes incapables ; voilà pourquoi elle s'intéresse à nous.

Mlle Swarth est insurmontable dans les chansonnettes populaires, qui semblent leur être écrites pour elle. Très amusante également dans certains passages populaires, qui sentent leur vrai comique, et dont il fait une spécialité. M. Sol Smith Russell est un artiste qui sort des rangs et mérite la grande popularité dont il jouit.

C'est lui qui porte presqu'entièrement le poids de cette comédie lamentablement mauvaise. On peut dire que, grâce à son jeu toujours chaud à la blague, sa physionomie si expressive, si mobile, il sauve l'auteur de lui-même, et l'entraîne à un succès sur lequel on ne compterait guère en lisant l'ouvrage.

La troupe qui accompagne M. Russell est très acceptable ; on pourrait en citer un ou deux sujets qui méritent fréquemment des bravos à côté du comédien favori.

Des Médecins éminents de St Louis disent : "Le Celebr'd Liquid Beef Tonic est un article de diète très agréable et surtout très utile lorsque les toniques sont requis, et tandis qu'on le trouve alors sous d'autres formes de nourriture sont repoussées. Pour la *Dyspepsie*, les fièvres Aiguës, des Marais, *Typhoïdes*, et toutes les maladies qui causent dépérissement, son usage est des plus avan tageux. Nous l'avons prescrit avec succès." J. H. Leslie M.D.; G. P. Copp, M. D.; F. B. Parsons, M.D.; R. A. Vaughan, M. D.; Drs S. L. et J. C. Nicolet Wm Porter, M. D., et onze d'autre s. (Souvenez-vous du nom, Celebr'd. Ne vous prenez pas d'autres.)

Nous lisons, dans la *République Française*, du 20 octobre :

Les discours prononcés par le président du conseil des ministres de France ont été remarqués et approuvés au dehors par les organes les plus sérieux de la presse étrangère. Parmi les adhésions les plus chaleureuses et les plus sordiales, nous nous contenterons de citer les journaux autrichiens, et en particulier le *Freudenblatt*.

Généralement on approuve M. Jules Ferry d'avoir annoncé une politique plus neste, plus ferme, et c'est tout ou à peu près tout ce que des publicistes étrangers peuvent faire, car ils ne se soucient guère qu'on se mêle de nos querelles intimes, dans nos divisions en groupes et en partis. Que leur importe à eux, que formal les républicains français il y ait des autoritaires, des libéraux, des radicaux, des intransigeants, des avancés, des modérés, on encore gauche, une gauche radicale ? Toutes ces appellations, qui se correspondent à vrai dire à quelque chose d'identique à notre époque classique—la confusion générale, n'intéressent que nos politiciens du dedans. Elles ne touchent pas les étrangers. Ce qui les intéresse avant tout, c'est qu'il y ait une France qui reste France ait à sa tête un gouvernement.

Et pourquoi ? C'est que la France, qui fait partie intégrante de l'Europe et qui ne peut pas y être complètement isolée, devient des lors nécessaire à tout le monde, et rien n'est plus naturel que tout le monde s'occupe de ce qui est sa puissance, qui, en dépit de ses embarras, reste toujours l'une des plus considérables, est qu'est pas pourvenue. Qu'est-ce donc que tous ces gens font dire, une puissance qui tous ces gens font dire, une puissance qui gouverne ? Rien n'est plus simple, c'est un pays qui sait dire : "Les forces de résistance, d'initiative et d'expansion peuvent être mises en valeur à un moment donné, sans la pression des événements, soit d'après les calculs d'une politique à longue échéance." L'Europe a besoin de savoir ce que nous sommes, ce que nous pouvons, comme ce en dont nous sommes incapables ; voilà pourquoi elle s'intéresse à nous.

C'est au point de vue de ce problème des forces qui jouent un si grand rôle dans la politique internationale, et non pas du tout au point de vue du triomphe plus ou moins éphémère de l'un des partis qui nous divisent, que se place l'Europe quand elle nous regarde. Elle ne cherche, elle n'envisage que la France, et si elle s'arrête quelquefois à considérer ces divisions qui nous épuisent, c'est pour calculer la déperdition de puissance que nous en éprouvons, et rien de plus. Parmi les puissances européennes il en est qui se livrent à ce calcul avec une secrète satisfaction, d'autres avec un effroi sympathique ; mais les unes et les autres tiennent avant à savoir le fond que l'on peut faire sur nous.

Or, on ne peut compter sur un grand pays qu'autant que par une administration paisible, régulière, ferme et respectée par des finances en bon état, par une opin on publique à la fois calme, éclairée et sérieuse, par un ensemble de vues politiques posées, raisonnables et d'une portée vraiment pratique, il se présente avec le prestige nécessaire d'un bon et grand gouvernement. Ceux qui parmi nous font la guerre à l'idée du gouvernement ne se doutent point de l'tort qu'ils font à la France aux yeux de l'étranger : sans gouvernement, il n'y a pas de France : on la cherche sans la découvrir. C'est pourquoi toutes les fois que le chef du cabinet élève la voix en France, l'Europe devient attentive, et de même que ceux qui s'occupent compte en Europe de l'indispensable nécessité d'y trouver la France forte, respectée, maîtresse de son action et de ses mouvements, nous devenons sympathiques dès que l'on annonce que la France sera gouvernée conformément aux principes et aux règles de toutes les nations libres et puissantes.